

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |  |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                    |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue                                  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible ces pages n'ont<br>pas été filmées. | Title on header taken from: /<br>Le titre de l'en-tête provient:   |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:  | <input type="checkbox"/> Title page of issue/<br>Page de titre de la livraison                                     |
|   | <input type="checkbox"/> Caption of issue/<br>Titre de départ de la livraison                                      |
|   | <input type="checkbox"/> Masthead/<br>Générique (périodiques) de la livraison                                      |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

VIIIe ANNÉE  
1892



1er NOVEMBRE  
No. 11

REVUE DU TIERS-ORDRE  
ET DE LA  
TERRE - SAINTE

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XXIII

S. FRANÇOIS S'ÉTABLIT AVEC SES FRÈRES À *RIVO TORTO*

Remis de leurs fatigues, nos saints voyageurs reprirent leur marche. Ils n'étaient plus qu'à 2000 pas environ de la Portioncule, ils allaient bientôt arriver à Assise, lorsque Dieu leur ménagea une nouvelle halte plus agréable encore que la précédente. Eux qui, à force de sollicitations, avaient enfin obtenu à Rome la vraie, l'évangélique pauvreté, celle de Jésus-Christ : ils la trouvaient toute prête à les recevoir. Ils découvrirent une mesure abandonnée, auprès d'un ruisseau sinueux appelé pour cela *Rivo Torto*.

Elle avait de quoi plaire à ces "amants désespérés de la pauvreté." Elle était si exigüe, que les frères pour s'y établir, durent littéralement s'entasser les uns sur les autres. Pour remédier à cette gêne et prévenir la confusion, S. François eut soin de marquer à chacun sa place, en écrivant les noms des religieux à la craie sur les poutres et les solives. La pauvreté n'était pas rien que dans le logement elle était dans le strict nécessaire pour se nourrir. Pas de

maison voisine pour aller à la quête. Faute de pain les banquets de ces rois de l'évangile se firent avec les racines et les herbes de la vallée.

Mais une pauvreté si dure avait ses réjouissantes compensations. S. François avait entendu dire que le manque d'oratoire et de livres était ce dont souffraient le plus les frères. Bien vite, il s'empressa d'y pourvoir. Une grande croix fut par lui plantée dehors et montrée aux frères : "Voilà notre livre... notre bréviaire... notre autel." S. François fut compris, car ce livre eut désormais ses lecteurs assidus, cet autel ne resta jamais sans offrande. Jour et nuit, on y voyait les frères, à genoux, tantôt séparément, tantôt tous ensemble. Ils s'y livraient à la méditation des souffrances de notre Bon Sauveur, si fort et si longtemps que, gagnés par l'émotion, ils se répandaient en larmes. Puisque les bréviaires manquaient pour l'office canonial, S. François indiqua aux frères qui en demandaient, quelques prières vocales. Dites des *Pater noster*, ensuite devant chaque église ou chaque croix que vous rencontrez, prosternez-vous, disant : Nous vous adorons, ô Très Saint Seigneur Jésus-Christ, dans toutes vos églises qui sont par le monde entier, et nous vous bénissons parce que de votre Sainte Croix vous avez racheté le monde. Il leur enseigna à louer le Seigneur en tout et à propos de tout, à révérencer les prêtres par des marques d'honneur toutes spéciales, à croire d'une foi inébranlable et à confesser simplement ce que croit et enseigne l'Église romaine.

#### LES LEÇONS DE S. FRANÇOIS AUX FRÈRES.

Outre ces consolations intimes qui s'ajoutaient aux âpres jouissances du dénuement total, n'avaient-ils pas aussi pour les maintenir dans la joie spirituelle, les leçons et surtout les exemples d'un maître incomparable ! S. François leur apprenait à montrer un grand cœur dans une maison petite. Il savait si bien les soutenir de son âme, et leur donner large part des joies dont Dieu l'inondait ! C'était l'exemple de la fleur ou de leur frère l'oiseau, qui leur apprenait à louer Dieu ; le brin d'herbe leur enseignait l'humilité, et leur frère le soleil les stimulait à la ponctuelle obéissance. Cette riante nature de l'Ombrie, d'autant plus expressive que l'ortie sechait à l'automne, eût été pour des âmes moins vigoureuses, une occasion d'énervement : pour S. François, elle devenait un thème inépuisable de leçons de choses, et quelles leçons... La création n'était, à son dire, qu'un grand livre ouvert. Mais personne ne savait le feuilleter

comme lui, et y faire épeler par ses petits enfants, à chaque page, le nom du Créateur. Ce qu'il voulait c'est qu'ils reconnussent et aimassent un Dieu dont l'incomparable beauté se laisse ainsi deviner dans ses œuvres. S. François était un séraphin, la où d'autres ne sont que des naturalistes.

Mais la leçon préférée du Maître et des élèves était le sujet qui faisait la vie de leurs âmes comme de leurs corps : la Très haute Pauvreté. S. François en avait une si haute idée et un si grand amour ! . . . Il la leur présentait comme l'âme de la vie chrétienne, le plus sûr moyen de la perfection, un gage et même un avant-goût des biens éternels. Voyez, leur disait-il, comme les richesses trahissent presque toujours ceux qui les possèdent ! Le moindre mal qu'elles leur puissent faire est d'amuser l'esprit, d'enfler le cœur, d'énervier la volonté et de dissiper la vie. Oh mes bien aimés ! quand nous sortirons de ce monde, que ce soit d'une chaumière et non pas d'un palais : nous n'en arriverons au ciel que plus tôt !

C'était sans doute après une de ces touchantes leçons, qu'un brillant cortège passa auprès de l'humble mesure. Othon de Brunswick se rendait à Rome en grande pompe, pour y recevoir la couronne impériale des mains d'Innocent III. Tout autre pauvre que François eût profité d'une si belle occasion pour recueillir une royale aumône, ou du moins pour repaître ses yeux d'un si séduisant spectacle. François ne sortit pas, sur son ordre, un seul des frères sortit pour annoncer hardiment au nouvel empereur, de la part de Dieu, que sa gloire serait de courte durée.

#### S. FRANÇOIS APPREND DU SEIGNEUR QU'IL LES APPELLE A L'APOSTOLAT.—SES PREMIÈRES PRÉDICATIONS.

Peu de jours auparavant, une question s'était imposée à la communauté naissante. Puisqu'ils trouvaient de si précieux avantages dans la solitude, devaient-ils s'y établir pour toujours, ou devaient-ils construire leurs pauvres monastères au milieu des hommes ? En deux mots, le Franciscain devait-il être un ermite ou un missionnaire ? La question était trop grave, et S. François trop humble pour ne pas en déférer la réponse à Dieu lui-même.

Supplié par leurs instantes prières, le Seigneur daigna révéler sa volonté à S. François. Oui, il les voulait apôtres et vivant parmi le monde ; au lieu de rester dans le désert, le démon se mêle aux hommes pour les perdre. Ainsi devaient faire les frères pour l'édification et le salut de tous.

Le Verbe fait chair et mort sur une croix, parmi les hommes, pour sauver les âmes : tel devait être leur modèle.

S. François commença donc aussitôt son apostolat. Les prémices en furent pour Assise. A la demande des prêtres de S. Georges qui l'aimaient, il donna dans leur église son premier sermon. L'évêque d'Assise le fit prêcher ensuite à la cathédrale, plusieurs dimanches de suite. Prodigieux furent ces débuts. Pour entendre le jeune saint, les hommes et les femmes accouraient, les prêtres et les clercs venaient en grand nombre, les religieux eux-mêmes s'empressaient de descendre des monastères de la montagne. Les littérateurs eux-mêmes s'exclamaient : " Personne ne parle comme cet homme, quelle est donc cette aurore nouvelle, cet astre si plein de feux parmi nos ténèbres ? "

Un succès aussi imprévu ne pouvait être le fait d'une éloquence humaine. Quand c'est un saint qui passe dans la chaire, les auditoires s'ébranlent. Dieu avait donné la parole à François, et ce prétendu idiot à qui un moment les Assisiens avaient jeté de la boue et des pierres, ce prétendu muet qui ne savait que répondre à une injure, illuminé de la grâce du diaconat et transfiguré par sa mission d'apôtre, annonçait à tous les vertus et les vices, la peine et la gloire. Lui, le mendiant rapiécé qu'on voyait aller de porte en porte, la besace sur l'épaule, ce n'était pas un mendiant en chaire. Non, S. François ne savait pas mendier la faveur de ceux qui l'écoutaient par la complaisance pour les vices et le clinquant sonore de la prédication mondaine. Sans jamais s'écarter de la mesure, franc et hardi il mettait le fer rouge sur la plaie. Et pourquoi aurait-il flâté les fautes, lui si impitoyable pour lui-même, lui dont l'innocence pouvait défier la critique ? N'avait-il pas conquis le droit de dire tout l'évangile, sans en retrancher un iota, sans faire acception de personne ? Il n'y perdait rien, car Dieu l'avait fait charmeur. Aussi bien qu'un saint, il parlait en vrai poète. Pas d'artifice de rhétorique : des sermons châtiés et tout à l'utilité et l'édification du peuple. Soyons brefs, disait-il : le Seigneur a abrégé la parole sur la terre. Sa manière de dire était simple, gracieuse passionnée. Avec ses vives saillies et son débit enflammé, il rendait l'auditoire tout haletant, et ses traits de feu s'enfonçaient d'autant mieux qu'ils étaient taillés plus courts et lancés plus droit au but.

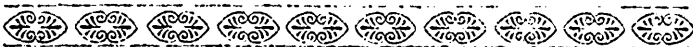
Les résultats pratiques des prédications de S. François ne furent pas moins merveilleux que l'enthousiasme excité. En peu de temps, la province entière changea d'aspect bien des ténèbres épaissies par l'oubli de Dieu et la négligence.

gence des devoirs du chrétien, avaient été déchirées par ce prédicateur d'un autre siècle. La question du salut éternel préoccupa davantage les esprits, la concorde et la paix furent remises en honneur. Les citoyens d'Assise prirent même par écrit l'engagement solennel de n'avoir plus entre eux, à l'avenir, ni haines ni divisions, d'affranchir leurs esclaves et de terminer l'église de S. Ruffin. Cette charte datée de Novembre 1210 est conservé comme le cahier des résolutions des Assisiens après la première prédication de S. François. Les louanges du nouveau missionnaire étaient dans toutes les bouches et même dans les pierres. Dans l'abside de Ste Marie Majeure réparée à cette époque, une pierre porte encore cette inscription significative: "Au temps de l'évêque Guido et du frère François."

Or, un samedi, S. François s'était rendu chez les chanoines d'Assise, devant prêcher le lendemain. On était au milieu de la nuit, et selon sa coutume, il était encore en prière. A *Rivo Torto* où il avait laissé les frères, quelques-uns dormaient déjà, les autres, comme lui, persévéraient dans l'oraison. Tout-à-coup, un char d'un merveilleux éclat pénétra par la porte, et fit à l'intérieur 3 évolutions successives. Il portait un globe si lumineux qu'il fit aux frères l'effet du soleil, et que la pauvre mesure en fut toute illuminée. Grande fut la surprise, et pour ceux qui dormaient, et pour ceux qui furent éveillés en sursaut ! Et voilà que les cœurs non moins que les yeux furent éclairés si admirablement, que les frères lisaient dans leur âme propre, et dans celle les uns des autres. Grâce à S. François qui l'avait demandée pour eux, Dieu leur donna aussitôt l'explication de ce prodige. Ce météore, c'était l'âme de leur Père, absent de corps, mais toujours présent de cœur parmi eux. Sa merveilleuse lumière, c'était l'amour céleste dont les flammes l'avaient transfigurée. Ce char rappelait le char de feu qui avait porté Elie au ciel. Eux, comme Elisée, ils étaient les disciples et les héritiers de l'esprit de ce nouvel Elie. A son retour, S. François scruta leurs pensées au sujet de cette révélation, et augmenta encore la consolation dont elle les avait remplis, par des prédictions particulières sur l'avenir de leur ordre, et par des confidences célestes. Il n'en fallait pas tant, pour faire comprendre aux frères que l'esprit du Seigneur s'était reposé avec plénitude en S. François.

(A suivre.)

FR. EPIREM, II. Obs.



## JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

### LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

#### XVIII

Malgré l'heure matinale, la nef supérieure, à l'occasion de la grande fête qui se célébrait, était déjà remplie de Fidéles. C'est à la Crypte que se rendirent les deux prêtres. Quelques rares personnes seulement s'y trouvaient. Parmi celles-là le pauvre petit Pierre et son père, toujours à leur place accoutumée.

Le maître-autel, dédié à la Vierge, était libre. Après avoir conduit, dans sa chaise roulante, le prêtre infirme à côté de petit Pierre, l'abbé Antoine, comme tous les jours, mais avec une plus ardente et plus ferme espérance, célébra le Saint Sacrifice à l'intention de son bienfaiteur et de son ami. Au moment de la communion, il lui apporta le corps du Seigneur et petit Pierre, étendu, comme nous l'avons dit, sur les bras de son père, fut présenté devant la Table Sainte et reçut également le Pain de la Vie...

La messe s'acheva. Malgré tant de ferventes invocations, et tant de pressentiments heureux, rien de ce qu'on avait demandé et attendu ne s'était produit. Aucun des deux malades n'avait été ni guéri, ni soulagé. La Reine du Ciel semblait être sourde à ces supplications d'ici bas.

L'abbé Antoine, cherchant à se résigner, se répétait avec grande raison que, de sa nature propre, le Miracle est un fait exceptionnel, même à Lourdes, et que Dieu et sa très sainte Mère, en le refusant, ne sont pas moins miséricordieux qu'en le concédant une fois ou l'autre à la prière des Fidéles. Et il puisait dans cette haute philosophie la consolation dont avait besoin son cœur attristé.

Quant aux deux compagnons d'infortune que la foi avait conduits en ce lieu béni, ils avaient communiqué et laissaient bien loin en arrière d'eux toute préoccupation personnelle. Entièrement absorbés et ravis par la réception de l'Hôte divin, ils oubliaient, en quelque sorte, leur espérance antérieure, et le sentiment amer de la déception ne s'approcha pas même de leur âme.

Ils entendirent une messe d'actions de grâces. Et quand elle fut terminée, le père de petit Pierre prit son enfant dans ses bras pour aller le baigner à la Piscine.

— Pierre, lui dit l'abbé de Musy, ne m'attendez pas ce matin à la Piscine. Je veux encore assister à cette troisième messe qui va commencer.

Et il rentra dans son recueillement.

#### XIX

Lourdes est, comme Rome, le rendez-vous de tout l'univers. On y fait des connaissances nouvelles on y retrouve de vieux

amis. Dans l'ordre surnaturel, le Miracle s'y manifeste, dans l'ordre naturel, l'inattendu y est en permanence.

Par une rencontre singulière, l'ecclésiastique qui montait à l'autel pour célébrer cette troisième messe était l'ancien professeur de M. de Musy au séminaire de Saint-Sulpice, M. l'abbé Dominique Sire, arrive à Lourdes, le matin ou la veille.

Ce jour-là, nous a-t-il raconté, je n'offrais le Saint Sacrifice ni pour moi-même, ni pour telle ou telle âme de ma préférence. Sans désigner qui que ce soit, je l'offrais aux intentions maternelles de la Sainte Vierge, conjurant la Reine du Ciel d'en appliquer le mérite, pour sa plus grande gloire, à qui il lui plairait de choisir.

L'abbé Antoine servit cette messe.

Dans le prêtre qui venait de gravir les marches du sanctuaire, M. de Musy n'avait nullement reconnu son très aimé maître d'autrefois. Assis dans sa chaise roulante, il méditait en lui-même les textes divers qu'apportait à son oreille la voix claire et nette du célébrant. . . . L'infirmé écouta attentivement la lecture du Saint Evangile. Et les derniers mots furent ceux-ci, que le Seigneur fit entendre un jour à son hôtesse empressée, paroles divines destinées à calmer dans la suite des siècles toutes les inquiétudes de cette vie passagère : *Martha ! Martha ! sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium ; Maria optimam partem elegit que non auferetur ab eâ. Martha ! tu te préoccupes et te troubles d'une foule de choses. Une seule pourtant est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas ôtée.*

— Eh quoi ! J'ai la part de Marie, se disait le paralytique, et je me chagrinerai de n'avoir pas celle de Marthe ? Je suis chrétien : je suis voué à Dieu ; il m'est permis chaque jour de m'entretenir ainsi avec le Seigneur, venu en ma maison ; et je pourrais encore demander autre chose !

Le silence cependant s'était fait à l'autel. Le prêtre lisait tout bas l'Oraison appelée Secrète, laquelle était conçue en ces termes :

“ Que la prière de la Mère de Dieu vienne en aide à votre peuple, Seigneur, afin que, sachant son départ de ce monde, suivant la loi commune de toute chair, nous sentions ici bas que, dans la céleste gloire et auprès de vous, elle intercède pour nous. . . . Amen.” Telle était l'invocation que, en ce moment, le prêtre catholique adressait au Ciel au nom de l'Eglise. Et le grand sacrifice continua de monter vers l'incompréhensible prodige de la Consécration. Rien d'extraordinaire n'avait paru s'accomplir parmi l'assistance recueillie qui priait sous les voûtes de la Crypte. . . . Et cependant, au cri de secours poussé vers la Vierge Marie, “ afin que,” disait la liturgie sainte, “ nous sentions “ ici-bas que, dans la céleste gloire et auprès de Dieu, elle intercède pour nous.” à ce cri de secours vers la Mère de Jésus-Christ, une autre voix que celle du diacre ou du peuple avait répondu “ Amen ! Qu'il en soit ainsi ! ” — une voix que nulle



oreille humaine n'avait entendue et qui pourtant, quand elle parle, remplit l'infini des cieux.

Assis contre le pilier et par lui caché aux regards, le pèlerin de Digoine avait oublié les choses de la terre et se reposait en quelque sorte sur le sein du Seigneur.

La grave parole *Sussum corda!* prononcée tout haut, le ramena à la conscience de l'instant présent.

Comment peindre son saisissement? En reprenant possession de lui-même, il sentit sourdre irrésistiblement, en son âme surprise et tout émerveillée, le sentiment invincible que désormais il pouvait se lever, se tenir debout et marcher; la tranquille assurance que sa vue malade était guérie; la complète certitude que tous les maux dont il était accablé depuis tant d'années venaient de disparaître soudainement et pour toujours.

Ce n'est point qu'il eût éprouvé aucune secousse, aucune agitation, aucun tressaillement: rien de tout cela ne s'était produit. Il se trouvait tout-à-coup, j'allais dire il s'éveillait dans la plénitude de la santé. La grâce miraculeuse avait pénétré tout son être, sans qu'il s'en fut lui-même aperçu, absolument comme la lumière arrive dans la chambre d'un homme endormi. Il s'est assoupi dans les ténèbres et il se réveille dans les splendeurs du jour. Enlevant doucement toutes les teintes noires et toutes les ombres opaques de la nuit, les rayons célestes ont inondé sa maison, sans altérer le calme de son sommeil. Ainsi la main souveraine, ainsi la délicate toute-puissance de Marie avait enlevé tous les maux du prêtre aux yeux perdus et aux pieds immobiles; ainsi elle avait déversé en lui les lumineux effluves de la vie, sans le distraire de son recueillement et sans troubler la paix de sa prière.

Une profonde émotion, une sorte d'effroi l'envahit. Il ne pouvait croire à ce changement total, à cette radicale transformation accomplie inopinément en lui, sans lui. D'un côté, il était tenté de se lever; de l'autre, il se résistait. Il n'osait faire un mouvement; il n'osait constater et vérifier; il n'osait se prouver à lui-même par un acte extérieur et matériel la réalité du miracle. Son cœur croyait, mais son esprit doutait; et ce doute, pour être inexpugnable, se réfugiait dans l'humilité: "Oui! oui! la sainte Vierge aurait pu me guérir, mais je n'en suis pas digne." Et il se débattait, terrifié, contre l'impulsion intime qui le portait à se mouvoir et à se dresser. Mais au sentiment intime de sa guérison se joignit alors une force mystérieuse et extérieure, une force physique, qui se saisit de son corps, tendant à le soulever. Il lutta encore, comme Jacob, avec l'Invisible.

"Si je me trompais, si c'était une illusion, si j'allais tomber, si j'allais faire un faux miracle, est-ce que ce ne serait pas comme une confusion pour la sainte Vierge?... Plus tard, quand je serai seul..."

Et la force qui le sollicitait se fit de plus en plus impérieuse, sans cesser d'être maternelle. La résistance devint impossible; le

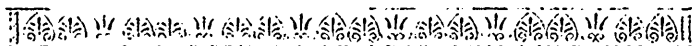
prêtre vaincu, se leva et se prosterna à genoux, comme tous les frères.

La sonnette de l'Élévation retentissait en ce moment.

Pour guérir ce ministre du Seigneur, la très sainte Vierge avait voulu choisir l'instant indéfinissable où se touchent la terre et le ciel. Tandis que le divin Fils, suivi de l'adoration de ses Légions d'AnGES, descendait invisiblement sur l'autel, la Vierge Mère prenait par la main le prêtre paralytique, le relevait de son infirmité, le guérissait et le présentait au Christ Rédempteur.

(A suivre.)

H. LASSERRE.



## CONNAITRE DIEU ET JESUS-CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE.

### XV

—Vous aviez bien raison de dire que "le nombre des insensés est incalculable." En y réfléchissant un peu, moi-même je ne suis qu'un insensé et ce qui me désole c'est que je le serai toute ma vie!

—Tu en es donc bien sûr.

—Hélas! il n'est que trop vrai. Malgré toutes les belles choses que vous m'avez dites sur la souffrance, je ne suis pas changé: la souffrance me répugne et le plaisir m'attire, et toujours, je le vois bien, il en sera de même.

—Je n'en suis nullement étonné; et c'est en cela que tu fais consister la folie?

—Sans doute, mon Père, si je vous ai bien compris. La sagesse ne peut s'acquérir que par la souffrance. Or la souffrance me répugne. Donc il ne me reste que la folie en partage.

—Le raisonnement est clair, mon fils, mais faisons-y entrer une petite distinction et la conclusion redeviendra juste. Je suppose que tu sois malade. Tu désires guérir, n'est-ce pas?

—Oh oui, je ne suis pas encore mûr pour le ciel.

—Si tu veux guérir, te dit le médecin, il faut absorber cette potion amère. L'absorberas-tu?

—J'en boirais le double s'il le fallait.

—Bien! voilà de la sagesse, te dira le médecin. Cela voudra-t-il dire que cette potion t'aura été agréable?

—Loin de là. Il m'aura fallu au contraire une bonne dose de courage pour la prendre.

—Alors tu aurais détesté cette potion.

—Non point, mon Père. Je l'aurais aimée au contraire parce qu'elle devait me guérir, mais je ne l'en aurais pas moins trouvée mauvaise au goût.

—Mauvaise au goût, mais bonne au cœur. En d'autres termes, tu aurais eu non pas l'amour d'inclination mais l'amour de raison. Saisis-tu maintenant la différence de ces deux amours ?

—Oui, je comprends que l'on puisse aimer par réflexion ce qui nous répugne par instinct.

—C'est cela même. Or, comme nous l'avons vu, nous avons l'esprit malade. Le Bon Dieu qui est excellent médecin nous présente une médecine. Ceux qui l'acceptent, ce sont les sages. Est-ce à dire qu'ils aiment la souffrance d'un amour d'inclination ?

—Si j'en juge par mes propres répugnances, je ne le pense pas.

—Tu as raison. Aucun saint n'a aimé naturellement la souffrance. Personne n'a eu même autant de répugnance naturelle à souffrir que Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pourtant qui a jamais aimé la souffrance comme lui ? Quand il a eu en face de lui tous les tourments de sa Passion, au Jardin des Olives, il en a eu une sueur de sang. Il a dit : " que ce calice s'éloigne de moi ! " Voilà le cri de la nature. Puis il a repris : " que votre volonté soit faite ! " Voilà l'amour du Rédempteur qui a le dernier mot.

—Votre explication me fait un grand bien à l'âme. Je m'étais imaginé que l'on devait avoir de l'attrait naturel pour la souffrance, puisque Jésus-Christ a dit : " Bienheureux ceux qui pleurent. "

—Oui, Jésus-Christ a dit cela, mais il reste toujours vrai que les larmes versées sont amères, et que la douleur coûte à la nature. Le nier serait folie. Tu sais l'histoire de ce philosophe qui niait la souffrance. Pour le détromper quelques coups de bâtons suffirent. Le bon sens lui revint avec la douleur qu'il en éprouva.

—Alors en quoi consiste l'erreur des insensés dont vous avez parlé ?

—Elle consiste dans ce faux raisonnement. La souffrance est un mal pour la nature de l'homme, donc l'homme doit l'éviter absolument car elle ne peut être bonne à rien.

—C'est comme si j'avais dit au médecin : Votre potion est amère, donc elle ne vaut rien, je ne la prendrai pas.

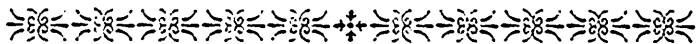
—Exactement. Avec une pareille logique vous allez tous

droit à votre perte. Vous évitez sans doute l'amertume d'un moment, mais vous n'évitez pas la mort. N'est-ce pas une folie ?

— La plus grande de toutes, ce me semble, car il est écrit : " Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? "

(*A suivre.*)

FR. MARIE, *M. Obs.*



## Une veillée d'armes au Jardin des Olives

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je crois de mon devoir, comme directeur du Tiers-Ordre pendant toute la durée du séjour du Pèlerinage de Pénitence à Jérusalem, de vous faire part des heureuses impressions et des édifiants souvenirs que m'ont laissés nos dignes pèlerins.

On a quelquefois vu que les caravanes composées d'un grand nombre de personnes sont souvent hantées par une maladie endémique : le mécontentement. Ce fâcheux état psychique a ses causes multiples, entre autres une extrême fatigue habituelle et le surmenage imposé par l'impitoyable règlement, un certain agacement nerveux résultant de la nécessité de se retrouver à chaque instant, ou du moins à chaque pas, devant les mêmes visages, ou de se frotter aux mêmes côtés anguleux, et encore la communication peut-être facile, de certaines idées qui tendent naturellement, dans un milieu ouvert à la confiance, à se généraliser ou à devenir, bientôt, la moyenne de ce qu'on pourrait appeler l'esprit public des agglomérations voyageuses.

Cet état a aussi ses effets et principalement celui de rendre les membres d'une caravane, à leur arrivée aux Lieux Saints, un peu froids comme des personnes en garde, un peu secs comme des gens prévenus.

Eh bien ! il n'en est rien. Je le dis avec un certain amour propre national : nos compatriotes ont été plus que calmes, modestes, pieux et pénétrés. Ils nous ont été sympathiques et se sont montrés à nous, Franciscains, avec l'amabilité et la politesse françaises, et surtout avec cet esprit juste et droit qui distingue notre pays et lui fait tenir compte de la position délicate de la Custodie de Terre-Sainte, en face des pouvoirs locaux, des divers nationalités et des représentants des différents gouvernements. Nous avons tous été charmés de ce tact et il n'y a eu,

dans le couvent de S. Sauveur, qu'une voix pour applaudir à la tenue parfaite et au caractère profondément religieux du Pèlerinage national français de 1892 . . . .

Comme je comprenais que ces âmes d'élite étaient envahies par un nouveau et plus pressant besoin de vie tout à fait chrétienne et d'abnégation plus foncièrement et plus pratiquement évangélique ! comme elles se mettaient bien à l'unisson de la mienne, au moment où je leur affirmais que les bonnes œuvres dont est pleine notre France ne suffisent pas pour arrêter le bras de la justice divine ; qu'il lui faut une plus exacte et plus fidèle observation des préceptes évangéliques, dont, après tout, la Règle du troisième Ordre de S. François n'est que le résumé, la fleur et l'excitant ; et que c'est cela seulement qui pourra sauver la patrie de S. Louis et de Jeanne d'Arc.

Quel air d'intelligence et d'assentiment je remarquais dans la physionomie de mes chers et vénérés auditeurs, lorsque je leur disais : " Nous pourrions bien avoir à lutter et à souffrir, et même beaucoup ! Mais, si nous restons unis dans la foi et dans la charité, prêtres, religieux et fidèles, nous serons finalement vainqueurs et maîtres au champ de bataille ! " De quel cœur ravi et transporté, enfin, les nouveaux tertiaires français, pour clôturer dignement la cérémonie de leur profession, ont chanté cet imposant *Te Deum* qui, des nefs de la belle église de S. Sauveur, se répercutait dans les cloîtres et jusque dans les cellules des Franciscains tout émus ! Non, nous ne pouvons désormais vous oublier, frères bien-aimés et pieuses sœurs ! Mais, de plus, nous vous sommes à jamais unis pour vous soutenir de nos sacrifices et de nos prières, comme vous nous fortifierez par les vôtres, dans ce pèlerinage terrestre, au terme duquel nous aurons la joie de nous retrouver.

Je ne veux pas manquer de vous signaler, mon Révérend Père, un exercice de dévotion qui a eu lieu, pour la première fois, dans la grotte de l'Agonie à Gethsémani.

Quelques pèlerins avaient manifesté le désir, si toutefois il n'y avait pas trop d'obstacles à le réaliser, de pouvoir passer dans cet auguste sanctuaire une nuit d'adoration, d'expiation et de réparation. Comme alors les esprits des dissidents étaient calmés, on fut heureux de leur accorder cette insigne faveur.

Vers 9 heures du soir, donc, je partis, non pas avec les hommes de bonne volonté, tous les pèlerins l'étaient, mais avec les moins fatigués ou les plus robustes. Dès que nous fûmes arrivés en vue de la porte Bab-el-Hamond ou de Naplouse, je commençai à réciter avec eux le Rosaire, tout en continuant de nous acheminer vers le point qui était notre objectif. Nous ne rencontrâmes qu'une patrouille turque qui s'arrêta dès qu'elle me vit avancer, le crucifix sur la poitrine et suivi de mon pieux cortège.

Le temps était clair, les étoiles scintillaient au firmament, assez pour guider nos pas ; et quand, en psalmodiant toujours le *Miserere* ou le chapelet, nous aperçûmes dans l'ombre, se détachant du fond de la vallée de Josaphat, le jardin et la grotte de Gethsé-

mani, nos cœurs furent saisis d'une indescriptible émotion. Je me mis involontairement à pleurer. Je songeais à la troupe scélérate qui, à pareille heure d'une pareille nuit, mais à jamais mémorable, allait à la rencontre du Fils de Dieu, notre meilleur ami et notre frère, pour se saisir de lui et le jeter aux mains d'ennemis plus méchants encore !

Et nous, au contraire, nous étions une phalange de catholiques français, qui, la première peut-être depuis les Croisades, descendait ainsi vers la grotte de l'Agonie du Cœur de Jésus, devenue un de ses tabernacles eucharistiques !

Nous allions donner au bon Maître, non pas le baiser des perfides et des traîtres, mais celui de la plus sincère et de la plus compatissante affection ! Nous venions consoler son âme écrasée sous le fardeau des péchés du monde et demander à son cœur, victime d'amour pour nous tous, le pardon et la conversion de tous les pécheurs de l'univers ! Quel contraste et comment eût-il été possible à cette pensée de retenir ses larmes !

Arrivés, enfin, au lieu même où Jésus a expié le premier pour nous, nous commençâmes, après quelques instants de recueillement, par le populaire et expressif cantique : *Au sang qu'un Dieu va répandre*. Puis quelques mots du Père directeur résumèrent les motifs de l'exercice, son but et le mode de l'accomplir. Une méditation d'environ une heure, faite à genoux dans le plus grand silence, sur les péripéties du drame de l'Agonie de Jésus et de sa sueur de sang, fut comme son centre et sa base. La longue chaîne des peines d'esprit et des souffrances de Cœur de notre Dieu, prosterné la face contre terre, celle de tous les crimes de l'humanité qui l'accabla, à cet endroit même, celle des tourments qui lui étaient préparés pour tout le temps de sa cruelle passion et de son affreuse mort sur la croix, et qu'il apercevait dans le plus amer des calices, passèrent successivement sous le regard de nos âmes unies à la Mère des douleurs !

Nous étions comme affaissés nous-mêmes sous le poids de nos émotions, quand vint le moment de conclure. J'ajoutai à notre exercice, capable d'attendrir les rochers, s'ils pouvaient comprendre, des supplications spéciales qui parurent toucher profondément la pieuse assemblée. Je rappelai toutes les personnalités et toutes les causes chères à la catholicité. Ce furent : l'Eglise catholique, son Pasteur suprême Léon XIII, le Patriarche de Jérusalem, les cardinaux et tous les prélats, tout le clergé et les Ordres religieux, la France et son chef politique, les nations catholiques, tous les Etats et tous les gouvernements, les missions catholiques des cinq parties du monde, les ennemis de Dieu, de son Christ et de son Eglise, tous les pécheurs, les agonisants et les infidèles, les hérétiques et les schismatiques, les âmes du Purgatoire, les vivants et les défunts du Pèlerinage, leurs parents et leurs amis, toutes les familles chrétiennes et toutes les causes catholiques, en particulier, celles de la France et bien d'autres personnes et choses recommandées.

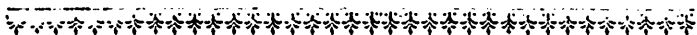
La formule des prières réparatrices fut ensuite récitée. Quand nous eûmes chanté le *Vexilla* et le *Stabat*, M. de Pèlerin, si connu par son zèle pour les œuvres eucharistiques, la renouvela maintes et maintes fois.

A minuit commencèrent les messes des prêtres français. Celle dite au maître-autel se termina par l'exposition du Très Saint Sacrement, qui resta exposé jusqu'à 7 heures du matin, au-dessus même de l'endroit présumé de la sueur de sang. Les adorations et les expiations, silencieusement ou à haute voix, se continuèrent jusqu'à l'arrivée des dames pèlerines qui avaient dû se résigner à être privées de la première partie de l'heure d'adoration à Gethsémani, les coutumes du pays ne permettant pas la circulation nocturne aux femmes. Disons à leur louange qu'à partir de 7 heures du matin, elles se dédommagèrent par une ferveur angélique. Je ne parle pas des communions réparatrices qui se firent en grand nombre. Vous devinez aisément ce qu'elles ont dû être et combien elles sont de nature à peser avec le sang du Christ dans le plateau de la divine miséricorde !

Courage donc et espérance !

Et à l'année prochaine.

FR. FRANÇOIS-JOSEPH, de Cambrai



## CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

### X

Christophe Colomb, comme inventeur d'un Nouveau Monde, fut proclamé par tout : on équipage Vice-Roi, grand amiral et gouverneur général des îles et terres par lui découvertes. Ainsi l'avait réglé le traité conditionnel de Grenade. Ce fut alors une heure d'enthousiasme, de protestations de regrets pour le passé, de fidélité pour l'avenir et surtout de pardons généreusement accordés.

Déjà le notaire avait rédigé procès verbal de prise de possession, au nom du Roi de la terre. Ce n'était pas tout. Après les devoirs de l'amiral, ceux du tertiaire ! Sur cette terre conquise à Jésus-Christ, ne fallait-il pas aussi dresser un acte authentique de possession, au nom du Roi du Ciel ? Déjà d'après les ordres de Colomb, les charpentiers travaillaient deux arbres pour en faire une grande croix.

On était justement au *vendredi* 12 octobre. L'expédition avait commencé un *vendredi* 3 Août au nom de *Jésus-Christ*, pour

aboutir à l'île *San Salvador*. La croix fut donc plantée, au lieu même où s'était enfoncée la hampe de l'étendard de la croix. On chanta le *Vexilla*, puis le *Te Deum*.

Le *Te Deum* était bien en rapport avec l'allégresse et la reconnaissance de tous ces braves. Qu'on se figure des hommes partis pour l'inconnu, sur la parole d'un seul, livrés chaque jour aux plus cruelles angoisses, cela pendant deux longs mois, n'attendant plus qu'une mort horrible ; et subitement mis en face d'une nature enchanteresse, plus belle encore que l'Espagne qu'ils avaient quittée ! Au milieu des hautes futaies, des jardins potagers, des fraîches prairies et des vergers délicieux, nos explorateurs ne se possédaient pas d'admiration.

Un pays si beau ne pouvait être inhabité. Les insulaires étaient cachés dans le feuillage : l'apparition des caravelles les avait épouvantés. Pourtant c'étaient bien des hommes qui étaient sortis de ces monstres marins, le chef de ses hommes avait même une expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance qui engageait à venir voir de plus près. La curiosité rendit à la fin les naturels si hardis qu'ils en vinrent à palper ces êtres étranges qu'ils croyaient arrivés du ciel.

Colomb et les siens se prêtèrent avec bonté à ces innocentes effronteries. Ces bons sauvages avaient une physionomie intelligente et douce. De grands yeux bien fendus, cheveux longs, teint fortement bronzé, taille avantageuse ; pour tout vêtement, des tatouages. Leur arme n'était pas moins sommaire : un bâton durci au feu terminé par une dent de requin. Avant le soir venu, sauvages et matelots étaient devenus grands amis, s'il faut en croire à la puissance proverbiale des petits cadeaux échangés.

Le 14 Octobre, au point du jour, l'amiral fit armer la chaloupe de la *Santa-Maria* et les canots des caravelles pour aller reconnaître l'autre côté de l'île. Des peuplades déjà informées de leur arrivée, leur apportèrent force cadeaux, et dans leur naïve admiration bénirent Dieu à leur manière, se jetant à terre et levant les mains au ciel.

Les 3 caravelles reprirent ensuite la haute mer pour continuer la découverte. Mais si nombreuses apparaissaient les îles à toutes les lignes de l'horizon, que l'amiral éprouvait l'embarras du choix.

Au hasard, il se dirigea vers l'île qui lui parut la plus grande. En débarquant, il la nomma Sainte Marie de la Conception pour satisfaire sa dévotion franciscaine, et en prit possession dans la forme solennelle, c'est-à-dire en y faisant élever une croix. L'impression que lui firent le pays et les naturels fut la même qu'à San Salvador.

Une troisième île fut ensuite visitée et nommée la Fernandine, la terre en paraissait plus fertile encore que dans les précédentes, et les habitants, plus rusés.

L'admiration des explorateurs allait toujours en augmentant. Ils accostèrent une grande île qu'ils appelèrent l'Isabelle. Elle était remplie de superbes forêts. De grands lacs y entretenaient



une fraîcheur délicieuse. A tout moment, des vols bruyants de perroquets aux vives couleurs, passaient d'un bocage à l'autre, si nombreuses étaient leurs troupes qu'elles en obscurcissaient le soleil. Les chants et les brillants plumages d'une foule d'oiseaux inconnus en Europe, les fruits variés qui pendaient aux arbres, et les parfums qui embaumaient l'air, remplissaient les visiteurs de la plus douce et la plus continuelle surprise.

Comment approfondir tant de merveilles ? 50 ans n'y auraient pas suffi. Il fallait donc s'en arracher puisque le programme n'était point d'étudier en détail mais de faire le plus de découvertes possibles.

Le 24 Octobre, à minuit, l'amiral leva l'ancre pour se diriger sur Cuba, d'après l'indication de 7 indigènes de San Salvador gardés à bord. On mit le cap à l'ouest-sud-ouest sous un bon vent frais. Le lendemain à 3 heures de l'après-midi on signalait un petit archipel que l'amiral nomma Îles du Sable. Après une nuit passée à l'ancre, on mit le cap au sud-ouest, une ronde brise amena l'équipage en vue d'une terre nouvelle. On était en face de Cuba, la nuit était tombée.

Le dimanche, au point du jour, les marins s'émerveillaient d'un spectacle plus beau encore que tous les précédents. Des montagnes fraîches aux cimes roses qui rappelaient celles de la Sicile, des perspectives pittoresques, des fleuves dont l'embouchure formait des ports naturels, de toutes parts un luxe et une variété inouis de vie et de végétation. Colomb s'écriait : " Non, l'œil de l'homme n'a rien vu de si beau que cette île."

Mais son admiration n'était point celle d'un négociant, elle ne sentait même ni la rêverie du poète, ni la science pédante du naturaliste. Colomb admirait en fils de S. François. Comme son Séraphique Père il chantait dans son cœur la beauté d'un Créateur qui a pu faire de si belles choses, et en la chantant, il la bénissait et l'aimait dans la récitation de son office de tertiaire.

Ce n'est point là une assertion sans preuves. Le journal de Colomb en fait foi. En le consultant, on y trouve de plus trois grandes préoccupations bien dignes d'un religieux de l'Ordre Séraphique, et signalées par Léon XIII lui-même.

1<sup>o</sup> Sa première préoccupation est de rendre l'Expédition *chrétienne avant tout*, dans son ensemble comme dans ses moindres détails. Guerre à l'instinct de brutalité de ses compagnons, dans leurs rapports avec les indigènes ! Guerre aussi aux spéculations sordides, et aux abus de la naïveté des naturels pour faire avec eux des échanges exorbitants !

2<sup>o</sup> Deuxième préoccupation : *Préparer les voies à l'Évangile* sur ces terres nouvelles. Colomb étudie le caractère des naturels et calcule les probabilités de leur future conversion au christianisme, il va jusqu'à noter les carrières où l'on pourra trouver des pierres pour la construction des églises. Et c'est lui qui demandera au Roi d'Espagne de livrer ces contrées au zèle des Français ses frères.

3<sup>o</sup> Chose étonnante pour un fils du pauvre d'Assise ! Colomb cherche à recueillir le plus d'or possible. Mais le but était bien digne de S. François. Il s'agissait pour l'Amiral, de constituer un capital suffisant pour le rachat du Tombeau de Jésus-Christ, et même de tous les Lieux Saints. Voilà bien la brûlante convoitise, l'ambition suprême qui percent à chaque page dans le journal de Colomb.

Il faut donc le reconnaître, Colomb a été non-seulement un grand homme, mais un grand serviteur de Jésus-Christ. Ce n'est pas le génie seul, c'est avant tout sa foi de chrétien qui lui a inspiré son entreprise grandiose. Pour nous, qui voyons en lui le modèle du tertiaire, apprenons, par ce noble exemple, que l'enfant de S. François peut être grand devant les hommes sans rien sacrifier de sa grandeur devant Dieu.

Le port où mouillaient les caravelles fut nommé San Salvador, et l'île, Juana. L'amiral en prit possession dans la forme accoutumée, et y planta une grande croix. Après une exploration sommaire, le 29 Octobre, nouvelle navigation au couchant, où les Indiens disaient être la capitale de l'île.

Mais le débarquement fut une vraie panique pour toute la population indigène. Les maisons étaient désertes. Les marins y admirèrent en détail l'extrême propreté et l'élégance relative de l'ameublement. Mais défense rigoureuse était portée par l'amiral, de toucher à aucun objet.

On se remit à côtoyer ces plages riantes et l'on aborda le vendredi, 2 Novembre, pour envoyer un message vers le grand Kan de la capitale présumée. Cette relâche fut employée à plusieurs réparations aux 3 navires. Mais on prenait la précaution de n'en coucher à la côte qu'un seul à la fois, de peur d'une surprise, toute improbable qu'elle fût, de la part des indigènes.

Six jours après revenaient les messagers. De capitale, point : à la place, un village où ils avaient été fêtés comme des dieux. Du reste la contrée était fertile, giboyeuse et parsemée de hameaux. Les Indiens ne cessaient de leur vanter surtout l'or d'une île voisine nommée Babèque.

Colomb mit donc à la voile vers la Babèque désignée. Le 14, il découvrait tout un archipel nouveau. A perte de vue, l'horizon apparaissait bordé d'îles grandes, montueuses et ombragées d'arbres magnifiques.

Le 16 Novembre, il sortait de sa chaloupe et prenait possession de la rive de ces îles, dans la forme consacrée par sa pieuse habitude de tertiaire. Dieu sembla le récompenser de son zèle, d'une façon prodigieuse. Deux madriers tout préparés l'attendaient sur cette plage déserte. Il n'y avait qu'à les assembler pour en faire une magnifique croix. C'était justement un vendredi. L'érection de cette croix providentielle eut lieu avec une solennité particulière, le dimanche, 18 Novembre, dans un site des plus apparents et dégarni d'arbres.

D'autres croix providentielles, mais invisibles, étaient d'ailleurs

ménagées chaque jour à l'enfant du stigmatisé d'Assise. Même au milieu de son triomphe et de ses admirations quotidiennes, Colomb pouvait ainsi répéter la parole de son Séraphique Père : " Loin de moi toute ambition qui ne viendrait pas de la croix de mon Sauveur ! " La peur avait indisposé auparavant l'équipage contre l'amiral : maintenant c'était la jalousie. Martin Alonzo croyant arriver à Babèque avant Colomb, s'en sépara dans la nuit du 21 au 22 Novembre. Malgré les signaux de la *Santa-Maria*, la *Pinta* s'éloigna et sa désertion fut pour l'amiral une affliction profonde.

Mais pour l'homme de foi, qu'importait une poignée d'hommes et une embarcation de plus ou de moins ? C'était sur Dieu qu'il comptait, et jusqu'ici, même dans les plus extrêmes détresses, il n'avait pas eu à s'en repentir.

Ce Dieu de bonté ménageait pour le 27 une agréable surprise à son serviteur. Après 4 jours de bordées sur le littoral de Cuba, Colomb découvrit un port tel qu'il n'en avait pas encore rencontré. Il était formé par l'estuaire d'un fleuve navigable et encadré de montagnes chargées d'arbres à fruits et de futaies propres à la marine. A cet aspect l'Amiral remercia Notre-Seigneur, " de ce qu'il avait bien voulu lui montrer toujours une chose meilleure que la précédente, et le faire aller de bien en mieux dans toutes ses découvertes. " (Journal de Colomb.)

Ce lieu dont la magnificence étonnait l'esprit et inspirait de saintes pensées, reçut à cause de cela le nom de Port-Saint. Avec quel bonheur le fils de S. François ne disait-il pas son office dans ces solitudes admirables que son Séraphique Père aurait jugées si propres à l'oraison ! Une croix plus grande que les autres, enfoncée en roche vive marqua l'admiration spéciale de Colomb pour cet endroit fortuné.

(A suivre.)

FR. JOSEPH, M. Obs.

---



## Explication de la Règle du Tiers-Ordre de N. S. Père S. François.

---

Toute la *Revue* est une explication théorique ou pratique de la Règle des Tertiaires ; le manuel que vous avez tous entre les mains, en est une autre, substantielle et quasi officielle. On lit peut-être rarement celle-ci, qui cependant devrait être méditée chaque jour, comme la base du règlement de vie, le code de perfection du tertiaire.

C'est pourquoi, il nous a semblé que l'explication suivie de la Règle du Tiers-Ordre serait utile, et peut-être même agréable aux lecteurs de la *Revue*, à ceux qui sont déjà Enfants de S. François comme à ceux que notre Saint Patriarche attire, mais que l'hésitation retient.

Daignent notre Séraphique Père et la Vierge Immaculée, patronne de notre ordre, bénir cette nouvelle étude et la rendre profitable !

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur le Fondateur, non pas même pour en esquisser la vie, puisqu'une autre plume vous la donne en un grand détail, mais pour le mettre à sa place, pour que sa physionomie rayonnant sur son œuvre, il l'éclaire d'une plus vive lumière.

Si Massillon a pu dire que "les Saints ont toujours été des hommes singuliers," si l'Eglise chante de tous ses héros : "*Non est inventus similis illi*" il n'a pas eu son semblable, à cause des traits particuliers qui le distinguent, il faut avouer cependant que N. S. P. S. François a, même parmi les saints, un caractère tout à part et d'une vive originalité. Et c'est bien pourquoi tant de disciples l'ont suivi dans ses trois Ordres, pourquoi il a excité l'enthousiasme de tant d'amis dans le monde, dans les arts, la poésie, la peinture, l'éloquence ; pourquoi ses Institutions ont eu une si profonde influence, au témoignage de notre grand Souverain Pontife Léon XIII. (1)

Des révélations qui ne sont pas à dédaigner, placent bien haut celui que nous appelons notre Père. Ste Marguerite de Cortone, son illustre fille, et notre sœur du T. O., le vit un jour sur un trône dont elle admirait la beauté : il lui fut dit que *ce trône était destiné à Lucifer, et que le serviteur chéri de Dieu, François, y avait été élevé, à cause de sa profonde humilité et d'une charité si ardente, que de son temps, aucun autre cœur chrétien ne l'égalait.* Il lui fut dit encore que "les vastes espaces qui environnaient ce trône, seraient remplis par ses enfants, semblables à leur saint Père par l'humilité et la charité, et que Dieu regardait leur ordre, comme le jardin de son amour."

Si l'on suspectait ce témoignage d'une enfant de la famille, je rappellerais ces paroles désintéressées de la première propagatrice du culte du Sacré-Cœur de Jésus, la Bse Marguerite Marie Alacoque : "Un jour de S. François (4 Oct. 1686) à mon oraison, Notre-Seigneur me fit voir ce grand saint revêtu d'une lumière et splendeur incompréhensible, élevé dans un éminent degré de gloire *au-dessus des autres saints*, à cause de la *conformité* qu'il a eue, à la vie souffrante de notre divin Sauveur, et de l'amour qu'il avait porté à sa Sainte Passion, qui avait attiré ce divin amant crucifié à s'imprimer en lui par l'impression de ses sacrées Plaies :

---

(1) On recommande la lecture fréquente de la magistrale Encyclique "*Auspicato.*" (Manuel, page 112.)

ce qui l'avait rendu un des plus grands favoris de son Sacré-Cœur, qui lui a donné un grand pouvoir pour obtenir l'application efficace du mérite de son Sang Précieux, le rendant en quelque façon distributeur de ce divin trésor, pour apaiser la divine justice lorsqu'étant irritée contre les pécheurs, prête à les châtier, il s'expose à cette divine colère d'un Dieu irrité, comme un autre lui-même dedans son Fils crucifié — pour l'amour duquel Il fait souvent céder la rigueur de sa justice à la douce clémence de sa miséricorde, particulièrement pour les religieux dechus de leur régularité. . . . Le divin Époux de mon âme me le donna pour conducteur, comme un gage de son divin amour. . . .”

Ces paroles de la Bienheureuse amie du Cœur de Jésus ne sont-elles pas corroborées par l'Église dans l'oraison de l'Office des Stigmates de S. François, 17 Septembre : “ *Domine Jesu Christe, qui, frigescente mundo, ad inflammandum corda nostra tui amoris igne, in carne B. Francisci passionis tue sacra stigmata renovasti, concede. . . .*” Le monde était retombé dans la froideur, s'était relâché de la ferveur primitive, et pour le réchauffer du feu de la divine charité, Dieu suscite “ comme un autre lui-même dedans son Fils crucifié ” le B. François crucifié, dans sa chair, des stigmates de la Passion du Sauveur. Ces stigmates incomparables accréditent la mission de François, sont le sceau du grand Roi, ses lettres de cachet pour faire connaître son ambassadeur auprès des nations. C'est ce privilège singulier qui a fait honorer S. François d'une affection, j'allais dire d'un culte si spécial parmi les saints ! En vérité, les stigmates de Notre-Seigneur, dont l'impression en S. François était une si surprenante nouveauté ont été communiqués depuis à d'autres serviteurs de Dieu. Et cependant, ils restent encore le privilège du séraphin d'Assise. Les autres stigmatisés ont les plaies du divin Sauveur, je ne crois pas qu'aucun autre ait porté les clous mêmes formés de sa chair et fixés dans les plaies. Aussi les artistes de Paris représentent maintenant notre Séraphique Père, non plus avec des plaies aux pieds et aux mains, mais avec de vrais clous, selon les exigences de l'histoire, et la spécialité du privilège.

Chose étonnante au premier abord : ce qui constitue ici la singularité, ce n'est pas une déviation quelconque de la Loi ; ce n'est pas une idée ou une dévotion particulière sur quelque matière : c'est la “ conformité. . . au divin Sauveur ” qu'on peut appeler à juste titre le divin original : *Ses voies sont si différentes de nos voies* (Isaïe I.V 8.) Il venait dans une si particulière perfection qu'il a pu faire annoncer par son prophète royal, que “ sa vie passagère ici-bas serait une vie à part, singulière : *singulariter sum ego donec transeam.* (1) En particulier : Il a brisé seul le pressoir de la colère divine, et, d'entre les nations, *personne n'est avec lui : Il*

---

(1) Sans prétendre que ce sens soit littéral on peut l'admettre avec S. Chrysost., Corneille de Lapièrre, etc.

*a beau regarder tout autour, il ne trouve pas d'aide* : il n'y a que son indignation qui le secoure. (Isaïe 63) Ne fallait-il pas à Jésus, comme le lui disait N. S. P. S. François un amour *insensé* (selon notre manière de juger) pour exécuter ce qu'il a fait pour nous ? Sa vie et sa mort ne sont-elles pas une folie à laquelle la sagesse humaine ne comprend rien ?

La *conformité*, la ressemblance à Jésus sont donc une singulière originalité, une véritable singularité dans le monde. Les saints sont tous des originaux, et ceux qui s'approchent le plus près de Jésus, sont les plus singuliers des êtres. "Vous n'êtes pas du monde, disait notre Seigneur à ses apôtres, quoique vous soyez dans le monde : Je vous ai retirés du monde, et voilà pourquoi le monde vous hait comme il m'a d'abord hait : si vous étiez du monde, le monde aimerait en vous ce qui lui appartient." (Jean XV, 18. 10 Comp. VIII 23) Ne nous épouvantons donc pas, si nous passons pour singuliers en imitant le Christ : "Si je plaisais encore aux hommes, dit l'apôtre S. Paul, je ne serais pas le disciple du Christ." (Gal. 1. 10) Ceci cependant n'autorise pas toutes sortes d'originalités.

François, le grand ami de Jésus, eut une conformité à part à sa vie extérieure et (serait-ce une témérité de le dire ?) à sa vie intérieure. Ce fut par cette conformité si exacte, autant que le permet notre pauvre faiblesse humaine, qu'il reçut cette place de choix dont nous parlons. Le docte Jésuite Suarez rapporte en ces termes le sentiment général sur N. S. P. S. François : "*A dater de sa conversion, il correspondit à la grâce autant qu'il était possible, sans aucune défaillance*" (1) c'est-à-dire qu'il entra dans les vues de Dieu sur lui, autant que Dieu le voulait ; qu'il n'eût donc pu devenir plus saint ; aussi ne cherchons ni en lui, ni en sa vie, ni en ses œuvres, des vues particulières, des dévotions à part. Jésus est son modèle, Jésus est toute sa vie : son œuvre ne sera que l'imitation ou la restauration de l'œuvre de Jésus. Et voilà pourquoi notre grand Pontife Léon XIII compte sur les Institutions franciscaines pour la régénération du monde.

Il est temps que nous étudions cette œuvre. Que personne ne s'étonne de me voir prendre cette étude dans l'Évangile, puisque nous ne devons trouver en François que l'imitation de Jésus.

"Le Royaume de Dieu, est-il dit (Mat. XIII 33) est semblable au levain (à la levure) que prend une femme pour le cacher dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit fermenté."

L'Église, cette femme évangélique, reçut de Notre-Seigneur ce ferment dont elle devait renouveler le monde insipide, afin qu'il ne dégoutât plus le cœur de Dieu comme un pain fade et

---

(1) B. Francisco, post vocationem suam usque ad mortem datam fuisse illam gratiam : semper responderi divina gratia vocanti, tantum que cooperari quantum poterat juxta mensuram ipsius gratia que illi conferabatur. Suarez in 3 S. Thom. disp. XVIII sect. 2.

sans saveur. Par la divine charité, elle renouvela l'homme dans toutes ses puissances, ou peut-être aussi dans les trois états de vie du christianisme : les prêtres, les religieux, les laïques.

La même Église, ou la Sagesse divine, selon S. Augustin : "*mulierem sapientiam dicit (Christus)*" se servit de François pour cacher le ferment divin de la restauration chrétienne dans trois mesures de bonne farine, qui sont les trois ordres fondés par lui.

FR. ANDRÉ MARIE, *M. Obs.*



### CORRESPONDANCE DE ROME.



Rome, 6 Septembre 1892.

Le jour de Notre-Dame aux Neiges, le vieux Couvent de Palazzola était en fête. Dans l'église, au-dessus du maître-autel, se trouve un vieux tableau qui est en grande vénération dans tout le pays : c'est une peinture sur bois. Elle représente la Sainte Vierge assise et portant dans ses bras l'Enfant Jésus ; à sa droite se tient debout S. François d'Assise, à sa gauche S. Antoine de Padoue, semblant l'un et l'autre nous inviter à venir avec confiance implorer le secours de la Mère de Dieu. Cette antique image a été restaurée en 1592 et placée à l'endroit où on la vénère encore maintenant. C'était donc le 3me Centenaire de la restauration qu'il fallait célébrer et le P. Gardien désirait qu'il le fût avec pompe.

Son désir a été pleinement exaucé. Nos jeunes religieux étaient heureux de faire quelque chose pour leur bonne Mère. Ils se sont mis à l'œuvre et ont contribué, chacun selon ses aptitudes à relever l'éclat de la solennité. A défaut de tentures et de riches étoffes, ils tressèrent des guirlandes de verdure ; ils empruntèrent à la sacristie tout ce qu'elle avait de cierges, au jardin tout ce qu'il avait de fleurs, et bientôt l'église se trouva magnifiquement ornée. A la messe solennelle chantée par un P. Trinitaire, ils exécutèrent de leur mieux la messe à deux voix du R. P. Pierre Baptiste de Falconia. Le soir, les cloîtres étaient illuminés ; à l'extrémité d'un corridor, une image de la Ste Vierge était placée au milieu d'une forêt de verdure dans laquelle se dissimulaient de nombreux lampions. Après le souper, la communauté se réunit une dernière fois aux pieds de la Madone, des motets, des cantiques, voire même l'*Ave Maria* de Lourdes, furent chantés en l'honneur de Marie, et après un *Magnificat* d'action de grâces,

chacun se retira dans sa cellule, en bénissant Notre-Dame aux Neiges.

Quelques jours après nous avons le bonheur de recevoir au milieu de nous le T. R. P. Pierre-Baptiste, Provincial de France, qui, étant à Rome pour affaire, avait bien voulu venir jusqu'à Palazzola nous honorer de sa visite et passer une journée avec nous. Pendant le dîner, des poésies en diverses langues lui témoignèrent les sentiments qui animaient nos cœurs à son égard. Un Français de la Province Belge lui exprima sa joie de le recevoir à Palazzola, et le remercia, au nom de Lille et de Roubaix, d'avoir accepté les Couvents de ces deux villes que sa Province venait de lui céder ; un Bosnien lui dit en langue croate, la reconnaissance de ses compatriotes étudiants en philosophie dans le couvent de Béziers ; un Américain et un Anglais le remercièrent en anglais du zèle avec lequel les religieux de la Province S. Louis évangélisent l'Amérique et l'Angleterre ; enfin un Italien lui souhaita la bienvenue au nom de l'Ordre et du pays de S. François.

Vous savez déjà que le Saint Père a daigné nommer archevêque titulaire de Sardigne, notre ancien Général, le Rme Père Bernardin de Portogruaro. Le nouvel élu a reçu la consécration épiscopale dans l'église du Collège S. Antoine, le 18 Septembre, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs. "Tous se réjouiront, dit le *Divin Salvatore*, semaine religieuse de Rome, en apprenant cette distinction conférée par le Souverain Pontife à l'illustre franciscain qui a su accumuler tant de mérites autour de son nom. Pendant vingt ans, il a rempli les fonctions de Ministre Général de tout l'Ordre Franciscain, et il a rendu de nombreux services à l'Ordre Séraphique, ainsi qu'aux diverses Congrégations Romaines dont il était un des plus doctes consultants. Joignant une grande modestie à une rare intelligence, il avait pu, jusqu'à présent, décliner les dignités dont Pie IX avait voulu plusieurs fois l'honorer." Nos lecteurs seront heureux, j'en suis sûr, de se joindre à nous pour féliciter le Rme Père Bernardin et lui souhaiter de longues années encore. *Ad multos annos!*

Cette nomination a été suivie, quelques jours après, de la mort de Mgr Lucien Saracani, de la Province Séraphique, ancien évêque de Paggio-Mirteto. Le vénéré prélat qui s'était retiré au Collège S. Antoine, nous avait quittés il y a quelques mois pour aller finir ses jours à Assise, à l'ombre du berceau de l'Ordre et de la tombe de notre Père Séraphique. Il est mort à Notre-Dame des Anges, le 23 Août.

Le 20 de ce mois mourait à Kremsler le Cardinal Frédéric de Furstenberg. Né à Vienne en 1812, d'une famille noble, le futur prince de l'Eglise se sentit de bonne heure appelé à la carrière ecclésiastique. Il répondit à l'appel de Dieu, et devenu prêtre, il donna à tous l'exemple des vertus sacerdotales. Pie IX ayant reconnu les mérites de ce noble ecclésiastique, le nomma archevêque d'Ohmsty, en 1853, et Léon XIII le créa Cardinal du titre de S. Chrysogone, dans le Consistoire du 12 Mai 1879. Les vides



se font nombreux dans le Sacré Collège ; prions le Saint Esprit de désigner pour les combler des hommes d'une grande vertu et de grands talents.

La fête de l'Assomption a été célébrée à Rome avec la pompe accoutumée ; la veille au soir et le jour de la fête, il y avait de nombreuses maisons illuminées, notamment au *Campo dei Fiori*, vaste place publique où les révolutionnaires ont élevé, il y a quelques années, une statue à l'apostat Giordano Bruno. Toutes les maisons du *Campo dei Fiori*, à l'exception d'une seule, étaient richement illuminées. On ne pouvait protester d'une façon plus évidente contre l'érection de ce monument qui est une offense perpétuelle pour les catholiques.

Le 8 Septembre, seront publiés en présence du Saint Père, les décrets de béatification des Vénérables Antoine Baldinucci, prêtre de la Compagnie de Jésus, François Xavier Bianchi, prêtre Barnabite, et Gérard Majella, frère lai Rédemptoriste. En cette même séance solennelle, sera promulgué le décret d'approbation des miracles attribués au Vénérable Léopold de Gaiche, prêtre Franciscain.

Les membres de diverses associations catholiques d'Aix en Provence et d'autres diocèses du midi de la France se sont proposés d'offrir aux intentions du Souverain Pontife, la communion fréquente et même quotidienne qu'ils ont le bonheur de faire, avec l'agrément de leur directeur spirituel. Le Saint Père l'ayant appris, leur a fait écrire par le Cardinal Rampolla qu'il avait éprouvé la plus grande consolation en recevant cette bonne nouvelle et *qu'il ne pourrait jamais recommander assez cette pratique de la communion fréquente, moyen le plus efficace pour maintenir et développer la vie chrétienne.*

Le Comité Romain, pour le Jubilé épiscopal de Léon XIII, s'occupe en ce moment de la question des pèlerinages et a demandé au Saint Père, de mettre à la disposition des pèlerins les locaux qui ont été appropriés l'an dernier pour les ouvriers français. Le Souverain Pontife a accueilli favorablement cette demande. D'après les renseignements parvenus jusqu'à aujourd'hui, on estime à plus de soixante mille le nombre des pèlerins qui viendront à Rome pour les fêtes jubilaires.

Les travaux de la nouvelle église S. Joachim sont poussés avec toute l'activité que permettent les ressources de l'Œuvre et font espérer que l'inauguration pourra se faire l'année prochaine, selon le désir du Saint Père. Déjà la crypte a été ouverte au public et livrée au culte. Elle a la forme d'une croix grecque, des colonnes de granit supportent la voûte peinte en style bysantin. Les murs seront ornés de fresques représentant les antiques peintures des catacombes ; ce travail déjà commencé se fait sous la haute direction du célèbre archéologue, le Commandeur de Rossi.

A l'occasion de l'ouverture de la crypte, le Souverain Pontife a daigné envoyer des ornements pour le service du culte et il a fait écrire par le Cardinal Vicaire une lettre de félicitations à M.

l'abbé Brugidon, le directeur de l'Œuvre de l'Adoration Réparatrice et le promoteur de l'église S. Joachim. Son Eminence lui dit toute la satisfaction qu'à éprouvée le Saint Père, lors de la bénédiction de la crypte et elle émet le vœu que l'église supérieure soit terminée pour les fêtes du Jubilé, d'autant plus que ce temple doit être le centre de l'adoration réparatrice internationale qui est le couronnement de l'œuvre de l'adoration perpétuelle du T. S. Sacrement et que le 25 Novembre prochain sera le troisième centenaire de l'institution des *Quarante Heures* qui se continuent à Rome, jour et nuit, depuis trois siècles.

A l'occasion de sa fête, le Souverain Pontife a reçu en audience dans la salle du Trône, de nombreux prélats et dignitaires ecclésiastiques, ainsi que les officiers de la Garde Noble, de la Garde Palatine, de la Garde Suisse et de la Gendarmerie Pontificale. Des députations de plusieurs sociétés catholiques, notamment du Cercle S. Pierre et de l'association artistique ouvrière, ont été admises en cette circonstance. A l'issue de l'audience, le Saint Père a daigné admettre dans sa bibliothèque particulière les Eminentissimes Cardinaux et a reçu leurs hommages et leurs félicitations. Grâce à Dieu, la santé de Léon XIII se maintient malgré les chaleurs, le travail et les tristesses de l'heure présente.

Les journaux vous ont rapporté les faits odieux qui se sont produits à Rome, le 7 Août dernier, à l'occasion d'une manifestation catholique qui devait avoir lieu en l'honneur de Christophe Colomb. Ce jour-là, un cortège, composé des représentants des diverses sociétés catholiques, devait se rendre au *Pincio*, promenade publique de Rome, pour y déposer une couronne sur le buste de l'illustre navigateur. Cette couronne portait l'inscription : *Rome catholique à Christophe Colomb*. Voyant en cela une provocation de la part des *cléricaux*, les soi-disant *libéraux* voulurent empêcher la démonstration et lancèrent contre le cortège une bande de mauvais sujets, ceux là même qui insultaient les pèlerins français le 2 Octobre. Sous les yeux d'une police impuissante, pour ne pas dire complice, le cortège fut entravé dans sa marche et accompagné des cris les plus affreux : A bas le Vatican, mort aux prêtres, vive Giordano Bruno et autres paroles injurieuses pour le Saint Père, que je n'ose rapporter. Le buste de Christophe Colomb fut renversé par ces furieux et jeté dans la pousière, les catholiques furent insultés et frappés ; et le soir le feu fut mis aux tentures qui décoraient le portail de S. Andre della Valle, à l'occasion de la fête de S. Gaëtan.

Ce fait, joint à celui du 2 Octobre 1891, où les pèlerins français furent conspués, et à celui du 13 Juillet 1881 où les cendres de Pie IX furent profanées, ce fait montre de plus en plus clairement ce qu'est devenue la Ville Sainte entre les mains de la révolution. Le 13 Juillet a révélé la liberté et la sécurité dont le Pape jouit à Rome, le 2 Octobre a montré la liberté et la sécurité dont jouissent à Rome les catholiques étrangers ; et le 7 Août vient de prouver que les Romains eux-mêmes n'ont ni liberté ni sécurité dans leur

propre ville. Depuis le jour où la révolution est entré à Rome par la brèche de la *Porta Pia*, le Souverain Pontife, les catholiques du monde entier et les Romains ont perdu toute liberté dans la capitale du monde catholique, tandis que toute licence est accordée aux révolutionnaires et aux francs-maçons. Et penser qu'il y a encore parmi les catholiques des gens assez naïfs pour dire que le Pape est libre, qu'il peut sortir du Vatican, qu'il n'est pas prisonnier dans son palais ! Qu'arriverait-il si Léon XIII s'avisait de parcourir la Ville Éternelle ? On frémit rien qu'en y songeant.

Le jour de l'Assomption avait lieu, dans la paroisse S. Laurent *in Damaso*, la communion générale des infirmes : elle devait se faire avec pompe, comme les années précédentes ; mais la police a interdit toute manifestation extérieure, limitant à huit le nombre de ceux qui pourraient escorter le T. S. Sacrement. La raison de cette défense était qu'il ne fallait pas provoquer les *citoyens de la capitale*. Pauvres loups ! ils sont attaqués par les agneaux ! et ceux-ci ont toujours tort !

Voilà où nous en sommes ! A l'apostat Bruno le triomphe et la licence : à Jésus-Christ et à son Vicaire, les insultes et les dérisions ! Quand Dom Bosco révéla l'avenir à Pie IX et lui annonça que la Ville Sainte tomberait entre les mains de ses ennemis, on dit que Pie IX se mit à pleurer et s'écria : "*Pauvre Rome !*" Il avait raison : Pauvre Rome !

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

---

## La Vierge qui pleure !

---

A cinq lieues environ de Rome, une petite ville nommée Osimo s'est tristement illustrée lors de la dernière Fête-Dieu. Des misérables ont mis le feu au dais pendant que le prêtre se trouvait dessous, et ont commis d'autres profanations sacrilèges envers le Très Saint Sacrement. Or, tout muet qu'il se soit rendu par amour dans la Sainte Hostie, le Dieu insulté donna sa première réponse à ces impiétés par une forte grêle, la nuit suivante.

Le lendemain, des bruits étranges circulaient. Dans une petite église de campagne située à deux milles d'Osimo, une image vénérée de Notre-Dame des Sept Douleurs ouvrait, fermait les yeux, et versait des larmes. La nouvelle s'est répandue au loin, et aussitôt un concours énorme de population a eu lieu à la chapelle désignée.

Impossible de le nier, fût-on libre penseur, l'image de la Très Sainte Vierge remue les yeux et verse des larmes. Les témoins ont fait foule. Deux fonctionnaires publics d'Osinio se sont rendus à l'évidence. L'un d'eux s'est écrié : " Il n'y a aucun doute, c'est un miracle ! " et par dévotion, il a donné sa montre, l'autre a donné son anneau d'or à la *Vierge qui pleure*.

Il y a plus, cette *Vierge qui pleure* a guéri subitement un petit garçon de 7 ans, de Loreto, sourd-muet depuis sa naissance. Et ce n'est pas le seul miracle publiquement constaté.

Or, cette *Vierge qui pleure* donne à réfléchir. Chaque fois que des larmes semblables ont miraculeusement coulé, c'était pour annoncer quelque grand châtimeut de la justice divine. Cette justice est comme retenue par l'intervention de notre bonne Mère du Ciel. Mais plusieurs fois, des révélations nous l'ont dit : " Le bras de Dieu devient trop lourd, Marie ne peut plus le retenir. " A Lourdes elle a fait entendre une voix bien significative " Pénitence, pénitence ! " Oserons-nous dire que les coupables en ont tenu compte ? Loin de là, jamais on n'a vu autant qu'aujourd'hui d'irréligion, de blasphèmes et de scandales du haut en bas de la société.

Maintenant elle pleure, la Bonne Mère qui jusqu'ici s'était interposée entre le Père irrité et les enfants incorrigibles. Que nous annoncent ces larmes pour l'avenir ? . . . Mystère . . . En tout cas, tenons-nous prêts. Bienheureux ceux qui se seront convertis à temps ! Bienheureux ceux qui n'auront pas encouru la responsabilité des châtimeuts futurs ! Bienheureux les innocents qui auront prié et fait pénitence pour les coupables !



## LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

---

### GRAVES OBJECTIONS

---

Est-ce possible a tous les parents de bien elever leurs enfants.

---

Depuis quatre mois nous insistons sur les devoirs des parents envers leurs enfants : pour des tertiaires, n'est-ce pas temps perdu ? Nullement, car nous ne saurions trop combattre deux erreurs d'une extrême gravité et malheureusement courantes parmi nous. On s'imagine qu'il n'est point pratique pour tous les parents de bien élever leurs enfants. On allègue en outre qu'il n'y a pas là un devoir si rigoureux : on peut beaucoup en prendre et en laisser.

Et d'abord, est-ce pratique pour tous les parents de bien élever leurs enfants ? Pour les riches, c'est évident : ils ont l'argent, le loisir, des précepteurs s'ils le veulent et d'ordinaire leurs familles ne sont pas nombreuses.

Mais pour ceux qui ne sont pas riches est-ce bien pratique ? Le temps leur manque, souvent même la journée est bien courte pour gagner le pain de tous. Encore s'ils n'avaient qu'un seul enfant à élever ! mais c'est justement chez eux que l'on trouve les vraies familles canadiennes où l'on compte les enfants par demi douzaines.

Et bien oui, devons-nous répondre, c'est pratique pour eux ; la bonne preuve c'est que c'est encore chez eux qu'on trouve les enfants les mieux élevés.

Jamais le Bon Dieu ne vous demande l'impossible, chers tertiaires. Vous pouvez davantage que les parents des petits oiseaux, le Bon Dieu a donc le droit de vous demander davantage. Lorsque S. François fit la leçon à ces intéressants volatiles, il ne leur prêcha nullement l'éducation de leurs petits. Il savait bien que sa sœur l'hirondelle a rempli tous ses devoirs de mère de famille quand la becquée a été portée régulièrement, et que toutes les plumes ont poussé à son aérienne progéniture.

Mais vous, parents chrétiens, quand vous avez donné aux enfants l'habit qui les empêchera de grelotter, et qu'à table toutes les bouches ont été servies, — n'allez pas me dire que vous ne pouvez faire davantage et que ce n'est pas pratique de vous tracer plus de devoirs qu'à l'hirondelle de S. François.

Vous trouvez pratique, il le faut bien, de gagner à vos enfants le pain de chaque jour. Mais leur âme a faim aussi bien que leur corps. Pour nourrir l'enfant, le pain matériel ne suffit pas. Faudra-t-il que la triste parole de l'Écriture soit réalisée : " Les petits ont demandé leur pain et personne ne leur en donnait une miette ? " Le pain de l'âme, c'est l'instruction chrétienne. Le Bon Dieu ne vous demande pas d'être maîtres d'école. Mais apprenez à vos enfants qu'il y a un Dieu. Montrez-leur le S. Tabernacle en disant : " Le Bon Dieu est là ! " Montrez-leur les fonts baptismaux : " C'est ici que tu es devenu chrétien. " Montrez-leur la Ste Table : " Bientôt tu viendras y faire ta première communion. " Apprenez-leur qu'il faut faire le bien et éviter le mal. " Le Bon Dieu te regarde, il voit tout, il écrit tout dans le grand livre. " Faites-leur espérer le paradis et redouter l'enfer.

Le matin et le soir on trouve très pratique que tous embrassent papa et maman ; si nombreuse que soit la bande,

le brin de toilette et l'habillement convenable ne soit jamais négligés. Et l'on ne trouverait pas pratique de faire agenouiller tout ce petit monde pendant 5 minutes pour saluer tout haut le Père Céleste et demander aux Bons Anges de faire la toilette de leurs âmes ? A genoux, parents chrétiens ! L'enfant est imitateur et il prend aisément les habitudes, les bonnes comme les mauvaises. Donnez-moi un chrétien fidèle à sa prière du matin et du soir, et je réponds de son salut.

Il fait beau, les campagnes sont agréables : on trouve très pratique d'aller en promenade avec les enfants. On passera chez l'oncle ou chez grand papa. Là seront prodigués aux petits caresses et cadeaux. Et l'on ne trouverait pas pratique de mener souvent les enfants à l'église ? Là, c'est la maison de Celui qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants." Là brille toujours un soleil qui réjouira, réchauffera ces petits cœurs et éclairera ces jeunes intelligences ; leurs âmes y respireront un air si bon ! Il faut que l'enfant puisse dire à l'église : " Ici, c'est encore chez nous, puisque c'est chez notre Père qui est aux cieux." Menez-le à l'autel de la T. Ste Vierge, de S. Joseph, ou de la Bonne Ste Anne, qu'il aime à y réciter le premier compliment que vous lui aurez appris. " Je vous salue, Marie !" Et les grâces célestes pleuvront sur lui.

Pas loin de la maison il y a des dangers pour la jeune famille. Vous dites : " Oh ! ne va jamais auprès du lac, de la rivière, n'entre pas au bois, il y a des loups." Est-ce bien plus impraticable de dire à l'enfant : " Ne va pas avec tel mauvais camarade ? " Et si quelque loup entre dans la maison avec des propos, des livres, des journaux impies ou obscènes, est-ce donc si impraticable de prendre le bâton noueux et de renvoyer au bois ce loup si dangereux pour vos chers innocents ?

A la moindre maladie de l'enfant, ce sont des tisanes, des fourrures chaudes, des drogues bien coûteuses, des démarches auprès du docteur, et des nuits passées sans sommeil. L'âme de l'enfant a aussi ses maladies : on les appelle des défauts ; soignées à temps, elles sont faciles à guérir avec des conseils, de la prudence, des corrections sévères et douces à la fois, de la patience et de la surveillance. Sera-t-il plus pratique d'attendre pour y remédier, que cette pauvre âme soit morte de ses maladies ?

Non, chers tertiaires, il ne faut pas plus de temps pour élever un bon chrétien que pour élever un mauvais sujet. Car on peut nourrir, distraire, fortifier, préserver et guérir les âmes, tout en donnant au corps les soins analogues. Ce

que je trouve de moins pratique en tout ceci, c'est de laisser s'étioler des cœurs et des intelligences quand on a de quoi les nourrir, c'est d'attendre pour courir sus au loup que les brebis soient bien égorgées, c'est de se mettre à redresser l'arbre quand c'est l'heure qu'il porte des fruits.

Voyons maintenant si l'éducation des enfants par les parents est chose si secondaire qu'on veut bien le croire.

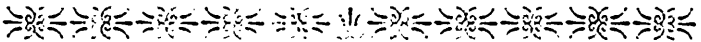
Chose bien secondaire, avouons-le, pour un éleveur de bétail. Tout ce qu'il attend de ses élèves, c'est une belle venue qui lui vaille des compliments et surtout de l'argent.

Pour l'enfant, c'est autre chose. On attend de lui qu'il sauve son âme, et qu'il vive en bon citoyen plus tard.

C'est que l'enfant ne consiste pas dans cette chair qui peut se peser et se caresser, en attendant qu'elle pourrisse au cimetière. Il y a en lui une âme qui vaut le sang d'un Dieu, Jésus crucifié au Calvaire. Cette âme il s'agit de ne pas la laisser voler par le démon qui en est jaloux. Il s'agit de l'orienter bien droit et en sécurité vers le beau ciel où son Dieu l'appelle.

Vos enfants sont grands, vigoureux, bien dressés au travail. Si votre rôle s'est borné à cela vous n'avez que le mérite de l'éleveur, Dieu vous demandera davantage : " Qu'as-tu fait des âmes que je t'ai confiées ? " Et malheur à vous si comme Caïn vous lui faites cette réponse : " Je n'étais pas le gardien de ces âmes ! " malheur, car c'est le sang de Dieu qui criera vengeance contre vous, ce sang versé pour ces âmes en pure perte, faute d'éducation chrétienne.

FR. HIPPOLITE, *M. Obs.*



### Visite du Tiers-Ordre à S. Joseph de Lévis.

Le 21 septembre, deux Pères Visiteurs commençaient la retraite annuelle du Tiers-Ordre de S. Joseph de Lévis, accompagnée de la visite. Les deux fraternités comptent plus de 800 membres ; celle des Frères en a 200. Le Tiers-Ordre fait la joie de M. le Curé et l'édification de la paroisse. Il a eu pour bon effet de faire disparaître totalement les danses de la localité. Il en est ordinairement ainsi : on commence bien par vouloir discuter ; mais quand il faut choisir dans l'alternative, les mères de famille et la jeunesse aiment mieux abandonner ces amusements et rester fidèles à S. François.

Un bon nombre de prises d'habit et de professions eurent lieu. La retraite se termina par un pèlerinage à la bonne Ste Anne, le dimanche 25 septembre.

## LA S. FRANÇOIS.

**Montreal.** — La fête a été célébrée avec une piété, une solennité dignes de S. François. Il faut en remercier Monseigneur qui a daigné présider une partie des exercices. Remercions aussi ces Révérends Messieurs qui ont bien voulu donner tant d'éclat à nos cérémonies. Deux panégyriques de S. François ont été prononcés. Dans le premier dû à Monsieur le Chanoine Bruchési, S. François nous a été montré comme une copie achevée de Jésus. Dans le second, le Révérend M. Collin, P. S. S., nous a éloquentement retracé les merveilles opérées par l'amour de Dieu dans notre S. Patriarche. Que ce grand Saint daigne lui-même récompenser tout ce qui a été fait en son honneur, le concours si pieux et si imposant de nos deux Fraternités, et le zèle nouveau de ses nombreux enfants qui ont pris l'habit ou fait profession en ce beau jour !

**Quebec.** — Deux de nos Pères prêchant aux Fraternités, ont assisté à toute une série de manifestations remarquables : processions en grand habit, chemin de croix, grande musique, messe pour les défunts. . . . La splendeur des cérémonies mérite une relation détaillée qui intéresserait vivement nos lecteurs.

**S. Joseph de Levis.** — Une guérison pour cadeau de fête ! Un brave pilote souffrait depuis plusieurs années d'un mal de jambe si grave que l'on craignait à la fin une amputation nécessaire. "Faites une neuvaine au frère Didace" lui dit un Père Visiteur. La neuvaine se fait en famille, mais on la fait à S. François au lieu du frère Didace dont on a oublié le nom. O surprise ! le matin de la S. François, cette jambe longtemps crue incurable est radicalement guérie. A nos tertiaires nous souhaitons beaucoup de surprises aussi agréables de la part de notre Séraphique Père :

---

---

## FAVEURS OBTENUES

PAR L'INTERCESSION DE

**Notre Bon Frère Didace,**

---

Nous prions instamment les personnes qui auraient été l'objet d'une grâce analogue à celles qui suivent, de vouloir bien nous en faire communication, rue Paré, 1222, en indiquant la date, ainsi que leur adresse. Nous ne prétendons point en ceci devancer une enquête de bienfaisance, mais nous désirons la publication de ce qui intéresse la gloire de Dieu et de ses serviteurs qu'il veut exalter ici-bas.

---

**S. Henri, Montréal.** — Une neuvaine au frère Didace obtient la guérison radicale de plaies très douloureuses à la jambe. L'enfant qui en souffrait depuis 1 an, à la suite d'une fracture de



l'es de la jambe, pouvait à peine se mouvoir. Trois médecins successivement consultés n'avaient pu améliorer sa situation. Depuis la neuvaine au frère Didace, il marche bien me avant l'accident.

**S. Vincent de Paul, Montréal.**— Une personne souffrait cruellement de plaies aux mains depuis 3 ans. Quatre médecins avaient été impuissants à la soulager. Avant la fin d'une neuvaine au frère Didace, faite sur l'avis d'un P. Franciscain, elle obtenait une guérison si complète que depuis environ 1 an, elle a pu reprendre son travail.

**S. Leon, Co. Maskinongé.**— Remerciements au frère Didace qui a fait trouver un jeune homme engagé dont on avait besoin.

**Cobces, Etats-Unis.**— Une enfant allait perdre l'œil. Sur le conseil d'une pieuse Tertiaire, sa mère, Madame Wright, fit une neuvaine au frère Didace. La neuvaine finie, guérison parfaite.

**Québec, 1<sup>er</sup> Octobre.**— Madame Vve J. Blais, Tertiaire, fait une neuvaine au frère Didace pour la guérison de son fils qui s'était brûlé le pied droit. Elle est exaucée au bout de 7 jours. Or, le même accident arrivé l'année précédente, avait demandé 1 mois de traitement.

**Montreal.**— Sans avoir été averti de rien un ivrogne promet de se convertir, juste le jour où sa famille termine en secret pour lui une neuvaine au frère Didace.

**Sherbrooke.**— Remerciements au bon frère Didace pour deux grâces obtenues.

**Québec, 8 Juillet 1892.**— Je, soussigné, certifie que Madame Pierre St. Michel, demeurant rue S. Réal No. 31, faubourg S. Jean, est venue me consulter le 10 Février 1892, pour une grave maladie à l'œil gauche : elle me dit qu'elle n'y voyait presque plus de cet œil. Je lui fis un sérieux examen de l'œil et je constatai une grave hémorragie rétinienne du côté droit du nerf optique. D'après cet examen ophthalmoscopique, j'ai pronostiqué la perte irrémédiable de cet œil, sans aucun autre traitement que des soins hygiéniques.

Je revis la même patiente le 6 courant, (Juillet) mercredi et après un nouvel examen minutieux, je constatai la disparition complète de la maladie et je retrouvai le fond de l'œil dans un état absolument normal et sain. Je constatai ceci à mon extrême surprise et je dois dire que je considère cette guérison comme extraordinaire et le fait probablement d'une intervention divine.

En foi de quoi, je lui donne le présent certificat.

DR. WILFRID BEAUPRÉ, *Oculiste.* 58 Rue S. Louis à Québec.

Et moi, je crois de mon devoir de déclarer et de certifier, pour la plus grande gloire de Dieu et la glorification du Frère Didace, que cette dame fit une neuvaine au bon religieux susdit, et reçut la faveur reconnu dans le certificat ci-contre.

Le 5 Octobre 1892.

J. M. PERRON, O. M. I., *Directeur du Tiers Ordre.*